



Plumes > Ecrits et récits

Tombé du ciel

Un homme en perdition. Rupture de ban, rupture de passé. On ne sait pas vraiment pourquoi. Lui-même, sans doute, ne le sait pas davantage. Partir, seule issue. Seul possible d'un monde devenu désincarné. Réalité unique et concrète pour sortir de là. De là où il est, la situation dans laquelle il se trouve. Sans l'avoir provoquée ni même voulue. Le pire : impossible à qualifier, à déterminer, à conclure. C'est là. Pénible et péremptoire. Aussi raide qu'un abandon. Aussi sec qu'une mauvaise langue. Il ne sait pas. Encore ce que c'est.

Lui, c'est Gabriel. La bonne vingtaine bientôt 30, des yeux clairs posés sur les passantes. Les rues, les gens, la boulangerie du coin, la une des quotidiens. Paris. Est une petite ville pour ceux qui la détestent. Et veulent la fuir. Il habite encore un deux pièces du vingtième, 5ème sans ascenseur, vue sur cour, coin kitchenette, sdb wc séparés. Ne fait plus qu'y dormir, dortoir à rêves, chambre insomniaque. Bosse encore, Gabriel, dans une société de services. Il dit « sévices » et n'en pense pas moins. Se mord les doigts chaque jour d'engraisser le veau d'or. La manne improbable de ces vers qui parasitent sa pomme.

C'est lui qui le dit, Gabriel. Sa pomme, sa tête, son cerveau. Persillée, trouée, mitonnée comme jamais. Il lui arrive souvent de repenser à cette pub d'un étonnant cynisme, dans un magazine. Une banque. Et la promesse de faire de ses clients des « capitalistes ». Et de leur apprendre comment y réussir. Il n'invente rien. Ne fait que se souvenir. Vois encore sous ses yeux – clairs mais assombris – cet encart si placidement vulgaire. A chier, à gerber s'était-il dit. En lisant cette monstruosité, juché sur son trône. Roi decs avait-il pensé, intérieurement et sans honte. Roi decs. Après ça, il avait tiré la chasse et s'était désabonné de ce canard de vendus. Avant d'aller travailler. Essentiel.

Partir. L'idée, avant de devenir projet, lui était venue en voyant un film. Ou plutôt deux scènes d'un film. Le début et la fin. Même décor, mêmes personnages : sourires, retrouvailles, bras qui se serrent sur des dos chaleureux, un aéroport. Partir pour revenir et se savoir attendu. Par quelqu'un, quelque part. Comme une carte postale, l'idée lui avait plu. Gabriel. S'était vite ravisé pour se concentrer sur le motif. Partir avant tout. Mais pour ou ? Sortir de son appartement lui était déjà si pénible, parfois. La pluie de l'hiver, qui ne sert à rien. Le froid de ce même hiver qui n'est là que pour glacer les plus petites poussées d'envie. Et le pavé mouillé qui claque. Glisse sur Gabriel.

Pour ou ? On sait toujours ce que l'on quitte mais jamais ce qu'on l'on va trouver sur place. Encore moins ce qu'on va gagner. Ou perdre. Ce n'est pas Gabriel qui le pensait. Mais sa mère, qui le lui dit, quelques jours plus tôt. Cette chère mère que tout avait déshérité de la vie. Divorcée, dépeuplée de ses espoirs d'adolescente, arrivée à terme bien avant l'heure. Maman. Pourquoi tu me fais chier ? Lui avait-il répliqué, la serrant dans ses bras. Il n'avait rien à perdre, justement. Même pas sa mère, perdue pour elle-même alors... C'était déjà ça. Rien à perdre. Un début de réflexion, un bon point de départ. Au revoir maman.

Quelques jours avant son vol, il avait quand même appelé Natacha. Avait promis de ne plus l'emmerder avec sa vie mais quand même. Son visage rond, ses cheveux parfumés, ses mains délicates. Et sa voix douce comme un matin d'amour avaient fini de le convaincre. L'appeler pour lui dire a bientôt. Pas tout à fait au revoir ni adieu mais à bientôt. On s'est déjà quittés tellement de fois, tu ne vas pas me reprocher de partir ? Non, elle ne lui avait rien reproché. A peine avait-elle dissimulé son ennui ou sa lassitude. Pourquoi tu me fais chier Gabriel ? Des mois que tu ne m'as pas appelée. Deux ans, en fait. Cela faisait deux ans que Gabriel l'avait sorti de sa tête. Natacha, drôle de petit chat. Au revoir Natacha.

Saint-Exupéry. Vol AF7650 en provenance de Roissy Charles-de-Gaulle, 22h35. L'aéroport est plus petit que dans le film. Sans bras serrés ni sourires. Juste des costumes portés par des hommes qui rentrent chez eux, après une semaine de travail. Putain de vie s'était-il dit, avant de penser à la sienne. Putain de vie avait-il à moitié hurlé dans l'oreille d'un gars qui passait là. Trop décontracté sans doute, le gars. Vite, un taxi. Place Belcourt s'il vous plait. Et vous ferez un arrêt dans une épicerie, aussi. Bonsoir. Vous avez des cigarettes ? Deux paquets. Sur le comptoir : une bouteille de rhum, une baguette, un camembert. 20 euros, avait susurré le vieil homme, derrière sa caisse. Faut bien nourrir la bête n'est-ce pas ? Et le vieil homme d'acquiescer et tendant sa monnaie à Gabriel. Au fait, vous connaissez un hôtel par trop cher dans le coin ? Ok merci. 20 euros. A ce prix là, il aurait pu faire un effort le vieux.

La place est grande mais pas trop. Presque accueillante. C'est en ces termes qu'il dévisagea le décor. Gabriel. Semblait se sentir à peu près bien dans ce début de ville. Arrivé à peine quelques minutes plus tôt, c'est un bon signe. Après un bon départ... Les néons de la ville, les lumières de la place de la Mairie. De l'opéra, de Fourvière, singulière basilique. Un net parfum de province, charme discret de l'exotisme à moindre frais. Tout ça lui plaisait, un peu. Ne lui déplaisait pas, en tout cas. Pour la première fois depuis des mois, il ne se sentait pas mal. Mais presque bien. Entouré d'histoire, des gens inconnus et insolites. C'est nouveau, c'est beau avait-il ri intérieurement. Ri est un grand mot rectifia-t-il aussitôt. Dormir. Il lui fallait à présent trouver ou dormir. Au moins, il n'aurait pas le ventre creux...

La suite, bientôt...